NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

104 N° 2 1982

Jésus-Christ Sauveur

André LECLÈRE (s.j.)

p. 161 - 174

https://www.nrt.be/fr/articles/jesus-christ-sauveur-935

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Jésus-Christ Sauveur

On parle ici et là, aujourd'hui, de renouveau spirituel, d'une quête de salut connaissant un nouvel élan. Sans doute les idéologies du Progrès par la Science ou de la Société sans classes se trouvent-elles profondément fissurées. Cependant l'homme reste affronté à son inéluctable destin de mort. Son angoisse s'est encore exaspérée à l'époque moderne devant le soupçon d'un Ciel vide de toute Présence autre qu'imaginée par son désir. Discerne-t-il alors dans ce qu'il connaît du message évangélique une parole qui pourrait le concerner ? Entrevoit-il seulement les perspectives ouvertes par l'authentique espérance chrétienne ? Cette espérance ne se trouve-t-elle pas rétrécie dans la pensée de beaucoup à une « immortalité de l'âme » ou à un retour mythique au jardin d'Eden ?

Peut-on parler de salut authentique sans un nouveau commencement, qui surgirait dans l'histoire humaine pour fonder une possibilité nouvelle d'existence, une solidarité nouvelle entre les hommes, et amorcer ainsi la paix et la réconciliation dans le monde ? C'est précisément ce que nous annoncent les évangiles : l'initiative gratuite, imprévisible, de Dieu, à travers les actions, les paroles et le destin de cet homme concret : Jésus de Nazareth, né de Marie, supplicié à Jérusalem sur l'ordre de Pilate, que de nombreux témoins dignes de foi attestent avoir ensuite rencontré vivant, ressuscité.

Il convient de souligner que la nature humaine de Jésus n'est pas abstraite ; il est soumis, comme tout autre homme, aux contraintes de l'existence. Il est inséré dans l'histoire concrète d'un peuple, toute remplie de péché : la généalogie de Jésus en saint Matthieu ne craint pas de rappeler Thamar, Rahab et Bethsabée, séduite par David et mère de Salomon. Cette nature humaine, reliée à travers

Marie à toute l'humanité, fait que Jésus participe à la définition de ce qu'est l'homme, car, dans l'unique espèce humaine, l'être de chacun est déterminé par celui de tous. Jésus, situé pleinement dans notre condition, est en situation de la faire éclater.

Le quatrième évangile déclare : « Le Verbe s'est fait chair » (*Jn 1*, 14). Ce terme « chair » désigne dans l'Ecriture non pas le corps distingué de l'esprit, de l'âme, mais la totalité de l'être physiologique et psychique de l'homme, dans la fragilité et la banalité de son existence. L'affirmation de saint Jean comporte non seulement la pleine appartenance de Jésus à l'espèce humaine, mais que le Fils de Dieu s'est fait cet homme particulier : Jésus de Nazareth, situé dans un peuple et à une époque déterminée.

Dans l'histoire de la piété chrétienne, la figure de Jésus a souvent été enjolivée, dès le premier instant, à un point tel que, pour le chrétien moyen, il est souvent apparu comme dissimulé derrière les apparences d'un homme, sans doute marchant sur terre mais dont perce sans cesse la divinité, alors que s'estompe tout ce qui le rattache à la condition humaine dans sa banalité. Il n'est ainsi guère possible de considérer que la croyance en l'humanité véritable de Jésus, et en son importance pour notre salut, tienne vraiment une place dans la foi de bien des chrétiens ; celle-ci se fourvoie souvent dans la conviction qu'au fond le Fils de Dieu fait semblant d'être un homme.

Il est pourtant capital d'insister sur cette authentique humanité, car elle fonde la liberté de l'obéissance de Jésus ; il n'a pas été un simple instrument dans la main de Dieu, mais le libre médiateur humain de notre salut. De plus, dans la situation moderne de la pensée, cette affirmation de l'humanité complète de Jésus acquiert une signification nouvelle. Ce n'est plus seulement un modèle nouveau qui nous est proposé pour comprendre la liberté humaine, mais un nouveau commencement dans l'histoire de la liberté : la liberté de Dieu, comme fondement et comme condition de la liberté de l'homme, et aussi la liberté de l'homme comme condition, voulue et toujours respectée par Dieu, de l'action divine de salut dans le monde.

Saint Paul insiste sur le caractère physique du salut : « en Jésus habite corporellement la plénitude de la divinité » (*Col 2, 9*) et saint Jean souligne que cette réalité dans la « chair » implique que la Vie, la Lumière et l'Amour se sont manifestés concrètement dans notre monde (cf. *1 Jn*). Jésus serait-il vraiment homme, si sa « chair » n'avait été marquée par la structure inhérente à toute vie humaine : de devoir conquérir sa liberté en surmontant les déterminismes extérieurs et intérieurs ? L'idée qu'en s'incarnant Dieu ne s'est uni qu'à une nature humaine incapable de pécher ne méconnaît pas

seulement la profondeur anthropologique du péché, mais aussi le Nouveau Testament quand saint Paul déclare que le Fils de Dieu a assumé la « chair de péché » (*Rm 8, 3*) et a vaincu le péché dans la chair même de péché. Jésus a eu à traverser toute l'épaisseur du refus qu'opposent les hommes à l'amour de Dieu.

Pour faire bien percevoir à un regard du XXe siècle le salut apporté par Jésus, il est sans doute préférable de ne pas partir d'une théologie « d'en-haut », qui court-circuiterait le processus de reconnaissance de la divinité de Jésus.

Suivons donc la progression des disciples dans la connaissance familière de Jésus.

Les disciples, séduits par la personnalité de Jésus, vont accompagner le rabbi thaumaturge sur les routes de Palestine. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme-là » (*Jn 7, 46*) ; « A qui irions-nous, tu as les paroles de la vie éternelle » (*Jn 6, 68*). Mais leur attente, comme celle des foules, est mélangée : « Est-ce maintenant que tu vas rétablir la royauté en Israël ? » demandent-ils même après la Résurrection (*Ac 1, 6*). Il faudra la Pentecôte, l'effusion de l'Esprit Saint, pour que leurs yeux s'ouvrent et qu'ils disent comme saint Jean : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, vu de nos yeux, ce que nos mains ont touché du Verbe de Vie, car la Vie s'est manifestée, nous l'avons vue, nous en rendons témoignage » (*1 Jn 1*).

Le message de Jésus a une particularité remarquable : il centre le salut sur le Royaume de Dieu ; ici se réalisent les attentes, les aspirations profondes des hommes vers un changement radical de toutes les relations ; ici émerge un monde nouveau. Là où Jean-Baptiste annonçait la proximité du Royaume comme la menace du Jugement, Jésus la proclame comme la Bonne Nouvelle venue de Dieu. L'amorce du renversement des situations apparaît dans la proclamation inouïe des béatitudes : « Heureux êtes-vous ... (les riches ? non) les pauvres » ; à l'inverse du discours de sagesse grec ou juif, sont déclarés bienheureux, non pas ceux qui ont de la chance, mais, au contraire, les pauvres, ceux qui ont faim, ceux qui sont tournés en dérision, les affligés, les persécutés.

Il faut souligner que, pour Jésus, la participation au Royaume est identique à la Vie éternelle : « Si ta main est pour toi une occasion de péché, coupe-la ; mieux vaut pour toi entrer manchot dans la *Vie* que de t'en aller avec tes deux mains dans la géhenne ..., si ton œil est pour toi une occasion de péché, arrache-le ; mieux vaut pour toi entrer borgne dans le *Royaume de Dieu* que d'être jeté avec tes deux yeux dans la géhenne » (*Mc 9, 43*). C'est maintenant que pour Jésus advient le salut, c'est maintenant qu'il s'accomplit. Ses « signes »

de puissance et, en particulier, ses guérisons miraculeuses montrent bien que le salut du Royaume concerne la santé de l'homme, en son unité de corps et d'âme. On voit, par la parabole des deux débiteurs (*Mt 18, 23-35*), que le message du salut vise la remise d'une dette ; d'autre part, le retour du fils prodigue suscite une grande joie : le message du salut se révèle ainsi une joyeuse nouvelle.

Pardon des péchés et joie de rencontrer la miséricorde illimitée et imméritée de Dieu, tel est le premier aspect du salut ; éprouver la miséricorde, c'est expérimenter que l'on est accueilli et infiniment aimé, qu'on peut s'accepter soi-même et accepter les autres. Alors éclate la joie en Dieu, qui rejaillit en joie auprès du prochain et avec lui.

Le salut du Royaume ne constitue pas seulement un don à accueillir avec reconnaissance ; l'amour venant de Dieu commence à transformer les hommes. Le pardon divin s'accompagne de l'exigence de pardonner « soixante-dix fois sept fois » (*Mt 18, 22*), c'est-à-dire sans limites, comme le fait Dieu, et il en rend capable. La venue du Royaume vient changer les cœurs ; cet amour, qui ne résiste pas au mal, ne le fuit pas : « Qui te frappe sur une joue, tends-lui l'autre » (*Mt 5, 39*) ; l'amour qu'instaure le salut brise le cercle infernal de la violence et des représailles, de la méchanceté et de la vengeance. C'est dans l'amour que se concrétise le salut, le commencement nouveau. Le salut rend possible le triomphe sur les forces du mal, hostiles à la création : haine, mensonge et mort, et il suscite une création nouvelle caractérisée par la Vie, la liberté, la paix,la réconciliation et l'amour. L'amour apparaît comme le sens de l'homme et du monde. Le message du Royaume de Dieu, du Royaume de l'amour, déclare donc le salut pour le monde entier et pour chacun en particulier. Ce message contient une promesse : tout ce qui sera fait par amour dans le monde acquerra valeur définitive, malgré les apparences (cf. *Gaudium et spes*, 39). « A partir de là, écrit Kasper, s'ouvre une possibilité qui dépasse les alternatives de transformation du monde par la violence ou de non-violence qui fuit le monde ; c'est celle de l'humanisation du monde grâce à la violence de l'amour. » L'amour s'exprimera par l'engagement résolu pour la justice envers tout homme ; dépassant la stricte justice, il l'accomplit. C'est l'amour qui apporte la solution à l'énigme de l'histoire humaine.

Jésus est, dans sa personne, le Royaume en action. Il agit comme il parle. Il ne tourne pas le dos aux publicains et aux pécheurs (*Lc 7, 34*) ; il se fait solidaire de ces diffamés, de ces marginaux, rejetés par la société à cause de leurs fautes personnelles ou des préju-

gés ambiants [1] et dont la situation est d'autant plus accablante que, selon la tradition juive de la rétribution (cf. *Lc 13, 2-4* ; *Jn 9, 2*), le sort des malheureux apparaît comme un châtiment de Dieu.

L'originalité de la vie de Jésus, c'est qu'il est l'homme totalement consacré à Dieu et totalement donné aux autres : il se sait envoyé pour chercher ce qui était perdu et rassembler tous les hommes. Puisque le salut à venir est déjà en action là où on l'accueille, Jésus ne prêche pas, comme le Baptiste, dans le désert ; il s'adresse aux hommes dans leurs bourgades et leurs maisons ; il ne les incite pas à s'éloigner de leur milieu de vie, pour aller, au désert, se convertir au Dieu d'Israël. Se convertir ne signifie pas retourner au Sinaï, mais s'orienter vers l'avenir avec Dieu ; or cet avenir divin vient appeler les hommes là où ils se trouvent. Ce qui est décisif, c'est de recevoir Jésus, d'accueillir sa promesse du Royaume, de chercher la communion avec lui. C'est pourquoi Jésus promet directement le salut : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! » (*Lc 10, 23*) ; il n'hésite donc pas à pardonner les péchés et à partager le banquet du Royaume, le banquet eschatologique, avec les pécheurs ; dès lors que leurs cœurs s'ouvrent à Jésus et à son message, publicains et autres pécheurs notoires entrent déjà dans le salut ; c'est à leur égard qu'apparaît clairement la gratuité de l'offre du salut, dont Jésus posait un signe provocant en partageant leur repas. Tout comme les pardons accordés et les promesses de salut, les guérisons opérées par Jésus sont étroitement liées à l'annonce du Royaume ; elles montrent avec éclat que, là où l'on accueille Jésus en pleine confiance, le salut est en action.

Que Jésus soit totalement consacré à Dieu, sa fréquente prière à l'écart en témoigne, mais plus encore sa référence spontanée en toute circonstance à celui qu'il appelle familièrement Père, « Abba », Papa. Quoiqu'apparenté à la prière juive, le « Notre Père » s'en distingue nettement par son attitude nouvelle de relation intime avec Dieu, que manifeste justement cette appellation de Père. Que Jésus annonce la venue du Règne de Dieu, ou qu'il parle en paraboles tirées des réalités de la vie quotidienne, il parle toujours du Père, et son abandon confiant à Dieu, dont témoigne la prière de demande pour le pain de chaque jour, fait corps avec l'orientation constante de Jésus vers le Royaume.

Jésus se montre totalement au service des autres hommes et accomplit ainsi personnellement la venue du Royaume de Dieu. Au-delà

1. Le terme de « pécheurs » désigne non seulement ceux dont la conduite est immorale (adultères, menteurs, brigands...), mais encore ceux qui exercent des professions « déshonnêtes » (publicains, bergers, âniers, colporteurs, tanneurs, etc.) et sont privés des droits civiques ; cf. J. JEREMIAS, *Les paraboles de Jésus*, Le Puy, X. Mappus, 1964, p. 137.

de son dévouement inlassable : pas le temps de manger, car les malades se pressent et les foules veulent entendre sa parole ; pas de domicile : il faut toujours aller plus loin porter la Bonne Nouvelle ... au-delà donc du dévouement, c'était une libération en profondeur qu'apportait Jésus par le pardon des péchés, ouvrant ainsi l'avenir à l'espérance ; ce service miséricordieux lui procura, dès le début, l'hostilité de nombreux pharisiens, qui y voyaient un blasphème, une prétention injurieuse pour Yahvé (*Mc 2*, 1-12 ; *Lc 15*). Le service des autres, l'amour du prochain poussé jusqu'à l'amour des ennemis, telle est la nouvelle manière de vivre, instaurée par Jésus et à laquelle il appelle. Lorsqu'on vit de la sorte, il faut s'attendre à tout, se disposer à tout quitter jusqu'à risquer sa vie (*Mc 8*, 34). L'idée que le sacrifice de sa propre vie, récapitulant l'ensemble de son action, était encore et éminemment service des autres, ne pouvait manquer de s'imposer bientôt à Jésus.

Prophète, thaumaturge, Jésus attire des foules. Les zélotes, guerilleros acharnés contre l'occupant romain, voudraient l'accaparer comme leader politique ; après la multiplication des pains, la foule désirerait le faire roi, et les apôtres ne restent pas étrangers à l'ambition d'obtenir une bonne place, à sa droite et à sa gauche (*Mc 10*, 37). Jésus se dérobe devant ce genre d'espoirs messianiques ; sa popularité en souffre et il demande aux apôtres : « Allez-vous me quitter, vous aussi ? » (*Jn 6*, 67). On peut en conclure que globalement Israël a refusé d'accorder foi au message de Jésus.

Les réflexions religieuses du judaïsme contemporain de Jésus, concernant la mort représentative et expiatoire du Juste, du Serviteur de Yahvé, ne pouvaient manquer de faire bientôt pressentir à Jésus qu'il était ce Serviteur souffrant pour la multitude, annoncé par le prophète Isaïe (*Is 52-53*). Que Jésus n'ait probablement jamais revendiqué le titre de Serviteur, ni de Messie, ne signifie donc pas qu'il ait ignoré quel serait son destin. Il continua d'avancer, comme il l'avait fait jusque-là, dans l'obéissance à son Père et le service des autres, parcourant de plus en plus seul ce dernier chemin. Dans l'obéissance au Père et le service des hommes jusqu'à la mort en croix, la venue promise du Royaume allait s'accomplir en réalité définitive, faisant éclater les faux espoirs qui l'avaient défigurée en revanche. C'est dans la nuit profonde de la foi nue que Jésus s'en remettait à son Père de décider comment s'instaurerait le Royaume.

Sachant que son « heure » est venue, qu'il est appelé à « aimer les siens jusqu'au bout », à « se sacrifier pour eux » (*Jn 17*, 19) comme l'Agneau de la Pâque définitive, Jésus, au cours d'un dernier repas,

offre librement sa vie, en instituant le mémorial qui sera notre perpétuelle Eucharistie : son Corps livré pour nous, son Sang versé pour la multitude. A Gethsémani, l'horreur de ce qui l'attend le fait prier pour être épargné : « Abba, tout t'est possible, éloigne de moi cette coupe, cependant pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! » (*Mc 14,* 36). Obéissance amère, obéissance aveugle à la volonté exprimée par son Père. Le récit de Gethsémani reprend l'image de la Bible : la « coupe de la colère de Dieu » que devront boire les impies (*Ps 11,* 6 ; *75,* 9 ; *Jr 25,* 15 ; *Is 51,* 17 ; *Ez 23,* 33 ; *Ap 14,* 10 & *16,* 19), pour exprimer la réprobation de Dieu à l'égard du dédain de son amour, qui est le fait des hommes enfermés dans leur péché. La solidarité avec les pécheurs, Jésus va l'assumer pleinement ; le « Bon Pasteur » n'abandonne pas ceux qui lui ont été confiés (*Jn 17,* 12) ; il se porte leur garant, il consent à être livré aux mains des pécheurs, afin de sauver les pécheurs.

Relier la condamnation de Jésus par le Sanhédrin à son comportement messianique, inattendu et incompris, permet d'en mieux pénétrer le mystère. En opposant dans le « discours sur la montagne » l'affirmation : « Mais, moi, je vous dis . . . » à l'autorité de la Loi, ainsi qu'en pardonnant les péchés, Jésus s'arrogeait une autorité divine ; combien plus scandaleux semblait alors qu'il partageât le repas des publicains ! Saint Jean se montre sans doute le témoin le plus précis, lorsqu'il rapporte comme l'accusation fondamentale : « Il s'est fait l'égal de Dieu » (*Jn 5,* 18 ; *19,* 7). L'accusation de blasphème, d'insulte à Dieu, semble avoir été le prétexte essentiel de la sentence des chefs du peuple juif contre Jésus. Bien que son conflit avec la Loi ne fût pas prévu par la Loi, l'accusation de blasphème n'était pas simple calomnie, car l'affirmation d'autorité de Jésus semblait une intolérable présomption. Proclamer qu'il « n'était pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs », que « le sabbat était pour l'homme et non l'homme pour le sabbat », cela mettait Jésus inévitablement en contradiction avec la tradition des docteurs de la Loi. En face de la Loi, considérée comme critère ultime du salut, Jésus semblait faire insulte à Celui qui avait donné la Loi ; le rejet de Jésus semblait alors tout naturel au pharisien zélateur de la Loi, qui confondait l'autorité de la Loi avec celle de Dieu même : ce sera l'attitude de Saul avant de devenir l'apôtre Paul.

C'est banaliser le sort de Jésus en celui d'une victime quelconque de la méchanceté humaine et émousser la signification de sa Passion que de méconnaître la profondeur du conflit de Jésus avec la tradition juive, en soulignant son innocence et la perfidie de ses ennemis. Saint Paul n'hésite pas à dire que « la malédiction de la Loi » a frappé Jésus : l'autorité religieuse, corrompue mais légitime, l'a rejeté comme criminel hors du peuple de Dieu. Le sort de Jésus est

alors perçu comme celui d'un réprouvé, pas seulement éliminé par les Romains, mais rejeté par son peuple, au nom de son Dieu ; l'ensemble des événements de la Passion le montre, et non la Croix seule. La Loi et ses gardiens triomphent ; les disciples se sont enfuis.

Jésus est livré par son Père au destin de la mort, livré aux mains des pécheurs (*Mt 26, 45*). Ce n'est pas « pour rire » qu'il est trahi par Judas, garrotté, bafoué, traîné de tribunal en tribunal. La série des hommes qui se le repassent ainsi est bien l'illustration convaincante de la trahison universelle, de l'engrenage du péché universel. Ne l'est pas moins la manière dont chacun cherche à dégager sa responsabilité : ainsi Judas qui rend les trente pièces d'argent, ainsi le Sanhédrin qui ne les dépose pas dans le trésor du Temple, mais en achète un champ funéraire pour les « étrangers » à l'Alliance ; ainsi Pilate et Hérode qui se renvoient l'inculpé, et les chefs du peuple qui invoquent leur incapacité à rendre la sentence. Pilate, à la fin, condamne sous la menace, mais s'en lave les mains. Personne ne veut prendre la responsabilité : tous signent ainsi leur péché. C'est « l'heure des ténèbres » (*Lc 22, 53*). « Dieu a fait le Christ péché », déclare saint Paul (*2 Co 5, 21*).

La « coupe » que Jésus doit boire (*Jn 18, 11*), c'est d'assumer dans son être personnel, corporel et psychique, le péché du monde : toute l'opacité de ce qui se refuse à Dieu. Ayant consenti, dans sa prière d'agonie, à porter tout le péché des hommes, Jésus éprouve toute la réprobation de Dieu pour le péché. Dieu n'aimerait pas vraiment le bien, s'il n'avait le mal en horreur ; aussi Dieu ne remet-il pas le péché sans qu'il y ait conversion. Déclarer simplement une amnistie reviendrait à ignorer le mal, à ne pas prendre au sérieux la liberté humaine. Le revers de l'amour de Dieu, n'est-ce pas cette colère qui s'exprime par la bouche de Jésus contre celui qui est cause de scandale (*Mt 18, 6*) ? C'est cette colère que Jésus doit affronter au cours de la Passion, pour arracher la totalité de l'humanité à la totalité du péché. Il se fait solidaire de tous les pécheurs, non pas en les représentant de l'extérieur, non en partageant seulement leur commun destin de mort, et en faisant personnellement de cette mort un acte d'obéissance et de don de soi à Dieu, mais aussi dans l'expérience partagée du refus, sans le commettre lui-même, et au cœur même de ce refus, sur lequel pèse la réprobation de Dieu, en le surmontant, avec déchirement, dans l'abandon à la miséricorde. La proximité de Dieu, de son Père, où il savait hier se trouver plus que quiconque, il n'en ressent alors que l'absence, et s'abandonne dans la foi nue à Celui qu'il n'ose plus appeler Abba, mais Eloï, Dieu, tandis qu'il éprouve le suprême abandon. Ce n'est pas qu'il ait à expier l'offense à la majesté divine, à compenser la somme des péchés dans la balance de la justice de Dieu, à endurer toutes les

peines de damnation encourues par les pécheurs, non, il s'agit pour lui d'assumer toutes les misères, toutes les contradictions, toutes les souffrances, toutes les détresses humaines, dans leur immensité humaine à travers les siècles, pour les vivre dans l'abandon de l'espérance et les orienter ainsi vers l'avenir en Dieu. C'est pour cela qu'« il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire » (*Lc 24,* 26).

L'aube de Pâques va permettre aux disciples de retrouver foi et espérance. Voyons comment les premières communautés chrétiennes ont compris la Résurrection de Jésus. Tout d'abord, pour ces juifs, la Résurrection manifeste avec évidence que Dieu approuve ce que Jésus a dit et fait auparavant ; la revendication d'autorité de Jésus est pleinement ratifiée par Dieu, qu'on l'avait accusé d'insulter ; les blasphémateurs, ce sont ceux qui l'ont rejeté : juifs ou païens, nous tous, par incapacité de reconnaître Dieu hors des catégories de la puissance. Jésus est bien le Messie, le Christ de Dieu, le médiateur universel entre Dieu et les hommes. Ensuite, la Résurrection impose l'idée que le Fils de l'homme dont parlait le prophète Daniel n'est autre que Jésus lui-même : la fin des temps, l'eschatologie, est donc inaugurée en sa vie nouvelle. Enfin, puisque Jésus est ressuscité, « glorifié », élevé jusqu'à Dieu, Dieu se révèle définitivement en lui : il est l'épiphanie de Dieu. Son service de ses frères est authentifié comme initiative divine.

C'est à partir de la Résurrection que nous pouvons comprendre la vie et la mort de Jésus comme révélation du Fils de Dieu, du Père qui l'a envoyé, et de l'Esprit Saint. Dans l'Esprit, en effet, s'accomplit notre salut, depuis la conception de Jésus jusqu'à sa Résurrection et à l'œuvre de sanctification universelle qu'elle amorce. A partir de la Résurrection de Jésus, nous découvrons, comme les premiers disciples, qui est Jésus. Nous ne pouvons reconnaître son unité avec Dieu qu'à travers sa réalité historique particulière, tel que le Père l'a envoyé pour notre salut.

Jésus n'est pas un composé d'humain et de divin dont nous ne pourrions apercevoir que l'aspect humain ; c'est en étant cet homme, dans la situation unique qui est la sienne, avec sa mission particulière, que Jésus nous est révélé par sa Résurrection comme n'étant pas seulement un homme, mais un avec Dieu et ainsi Dieu lui-même. Sa communion personnelle avec le Dieu d'Israël, qu'il appelle Père, atteste son identité avec le Fils de ce Père : Fils, dont le propre est de n'être pas par lui-même, mais totalement à partir du Père.

Le théologien Karl Rahner a souligné que cette relation immédiate de Jésus avec son Père n'excluait pas de l'ignorance sur le plan de la connaissance, d'autant plus qu'une ignorance ne représente pas une

imperfection à tous égards : à un certain point de vue, en lien avec un avenir qui n'est pas préfabriqué, elle est condition de la liberté humaine. Il faut donc l'envisager : l'ignorance de Jésus ne portait pas seulement sur le jour de Jugement (*Mc 13,* 32), elle concernait aussi sa propre personne et c'est justement là que la perfection de Jésus s'élève le plus haut dans son abandon au Père. Cela écarte radicalement l'idée que Jésus faisait semblant de ne pas savoir.

Par la Résurrection de Jésus, Dieu s'est manifesté définitivement comme Celui qui ressuscite les morts ; toutes les affirmations antérieures sur Dieu, provenant de l'histoire d'Israël ou de la philosophie, n'ont plus valeur que de jalons historiques. Saint Paul, reprenant ce message pascal, désigne Dieu comme « Celui qui donne la vie aux morts et appelle le néant à l'existence » (*Rm 4,* 17) ; il remonte ainsi, de la définition eschatologique de Dieu, au Créateur faisant surgir toutes choses du néant et les maintenant dans l'existence.

La Résurrection de Jésus nous l'ayant révélé comme le Fils éternel, il nous faut revenir sur sa Passion « pour nous », ce qui nous aidera à mieux comprendre que sa Résurrection, avant nous, est aussi « pour nous », et tout ce que cela implique.

Saint Paul déclare : « C'est Dieu qui, dans le Christ, se réconciliait le monde » (*2 Co 5,* 19), ce qui met en relief l'initiative du Père ; s'Il donne son Fils, Il se donne lui-même ; Il se met au service des hommes, fidèle à sa promesse malgré leur infidélité. Ce n'est pas la mort du Christ qui a produit la bonté de Dieu à l'égard de l'homme, c'est bien plutôt la bonté de Dieu qui a donné le Christ jusqu'à le livrer à la mort.

« La théologie du Christ livré, écrit le P. von Balthasar, ne peut être conçue que d'une manière trinitaire. Que Dieu livre son Fils fait partie des affirmations les plus inouïes du Nouveau Testament. Nous devons comprendre « livrer » dans son sens propre, sans l'affaiblir en « mission » ou en « don ». Ici s'est produit ce qu'Abraham n'a pas eu à accomplir en Isaac ; le Christ tout à fait volontairement livré par le Père au destin de la mort. » « Dieu a fait le Christ péché », écrit saint Paul (*2 Co 5,* 21) ; mais cet aspect n'est fidèle à l'Evangile que s'il est complété par le don actif que Jésus fait de lui-même, par sa disponibilité obéissante à être investi par le refus humain, la défiance à l'égard de Dieu, pour s'y arracher et les tourner en confiance.

Pour exprimer le sens de la Croix de Jésus, la tradition a suivi le plus souvent l'hymne au Christ insérée dans la Lettre de saint Paul aux Philippiens (*Ph 2,* 6-11) ; elle a donc compris l'envoi du Fils de Dieu comme orienté vers la Passion. Dieu n'est pas devenu hom-

me selon nos vues humaines, mais tel qu'on n'attendait pas le Messie : un rejeté, un réprouvé, un crucifié. « Ecce homo », a dit Pilate ; voici l'Homme . . . et il est Dieu. L'humanité de Jésus, jusqu'à la mort du Golgotha, n'est pas un voile derrière lequel Dieu se cache, mais bien, au contraire, la révélation mystérieuse de son être même : « Dieu est amour. » Le vrai Dieu n'est pas reconnu par sa puissance et sa gloire, mais par son impuissance et son écrasement au gibet du Calvaire. Dans la Passion du Fils, le Père lui-même souffre la douleur de l'abandon ; dans la mort du Fils, la mort atteint Dieu lui-même et le Père souffre la mort de son Fils dans leur amour commun pour les hommes. Quand saint Paul dit avec insistance : « Il n'a pas épargné son propre Fils » (*Rm 8, 32*), il faut voir que cette absence de ménagement atteint aussi le Père ; en abandonnant son Fils, Il se livre lui-même.

« Si l'on dit, écrit Karl Rahner, que le Fils est mort seulement dans sa réalité humaine, en sous-entendant que cette mort n'atteint pas Dieu, on n'a dit que la moitié de la vérité et on a omis la vérité proprement chrétienne. La mort de Jésus fait partie de l'expression que Dieu donne de lui-même. »

Et voici quelques lignes du P. François Varillon dans *La souffrance de Dieu* : « (Jésus) ne savait pas que le Père partageait sa souffrance . . . mais ce qu'alors le Père partage, c'est, plus profonde que toute autre souffrance, la solitude du Fils. Car Il sait que le Fils ne sait pas et son amour, en Le retenant d'intervenir, atteint la cime de sa puissance . . . Un des Trois, le Fils, souffre en solitude. Donc, près de lui, en lui, le Père et l'Esprit. »

La dimension trinitaire de la Passion n'est perçue que si l'on entrevoit ce qui se passe entre Jésus et son Père, dans l'Esprit Saint, en qui s'épanouit l'égale liberté du don du Père et de l'offrande du Fils. « Qui dit vraiment Trinité, écrit le théologien Moltmann, parle de la Croix de Jésus et ne spécule pas sur des énigmes célestes. »

Seule une théologie centrée sur la Croix du Christ permet de dépasser le scandale de la souffrance, car elle parle de Dieu, à travers la Passion de Jésus, comme d'un Dieu accessible à la souffrance. Alors Dieu et la souffrance restent mystère, mais ne sont plus en contradiction : la souffrance est présente en Dieu, parce que Dieu est Amour.

Mais revenons à la Résurrection de Jésus. N'est-elle promesse de salut que pour ses contemporains et ceux qui viendront après ? Les générations qui ont précédé le Christ en sont-elles exclues ? Constituent-elles un déchet de l'histoire ?

Ici apparaît l'importance de cet article du Credo : « Jésus est descendu aux enfers » (*1 P 3, 19*) : ce n'est pas un thème mytholo-

gique, bien qu'il s'énonce à l'aide d'images mythiques. Dans sa mort et par sa Résurrection, Jésus est reconnu comme le Christ de Dieu et Dieu lui-même : le Seigneur, qui est la résurrection et la vie (*Jn 11, 25*). Par sa mort, Jésus s'est fait réellement solidaire de tous les morts : la possibilité du salut est donc ouverte à ceux qui, ayant vécu avant lui, n'ont pu le connaître, ainsi qu'à ceux qui ne rencontreront pas vraiment son appel au Royaume. La mort est donc définitivement vaincue par la Vie, qui vient de l'Esprit Saint, et la justice de Dieu remporte, dans l'histoire, une victoire universelle.

Le principe vivifiant qu'est l'Esprit Saint n'a pas seulement produit la vie ressuscitée de Jésus ; il ne fait qu'un avec la vie ressuscitée, conformément à l'espérance d'Israël, selon laquelle, à la fin des temps, l'Esprit reposera sur tous les hommes (*Jl 3, 1 ; Ez 36, 26-28*). Dès maintenant les baptisés ont part à l'Esprit, dans la mesure où ils participent à la Résurrection de Jésus, par la foi en Jésus reconnu Seigneur, par l'espérance en la résurrection promise, et par l'engagement actif dans son service des autres hommes, et spécialement des « plus petits » de ses frères. C'est parce que Jésus est un avec Dieu que l'Esprit du Christ qui « habite dans les chrétiens » (*1 Co 3, 16*) et qui vient de Jésus est l'Esprit de Dieu même. Cette distinction de l'Esprit d'avec le Père et le Fils préserve de s'engager sur la voie fausse du panthéisme : l'Esprit, qui nous permet de reconnaître Dieu en Jésus (*1 Co 12, 3*), n'est l'Esprit Saint que si, dans cette profession de foi, les croyants se distinguent de Dieu comme créatures, et de Jésus-Christ comme serviteurs du Seigneur.

Une erreur majeure est à éviter : celle de présenter Jésus comme ayant simplement rempli dans le passé une « fonction » de rédempteur par sa Croix et d'insister seulement sur la nécessité de son intervention pour le salut ; ainsi Calvin n'a vu dans l'action de Jésus qu'une médiation temporaire. Le salut n'est pas à considérer comme un réservoir de grâce, le trésor des mérites acquis jadis par Jésus-Christ ; il ne faut pas « chosifier » le salut ; c'est une vie ; c'est, dans le Saint Esprit, la communication, que fait Jésus ressuscité, de sa vie même de Fils de Dieu à tous ceux qui l'accueillent dans la foi.

Saint Paul écrit : « Celui qui ne connaissait pas le péché, Dieu l'a fait péché, afin que nous devenions justice de Dieu » (*2 Co 5, 21*) ; cette permutation des positions nous appelle à avoir, comme Jésus, une existence « pour les autres » : cette solidarité est la réalité de la création nouvelle. En effet, en s'offrant en notre nom, Jésus ne nous a pas dispensés d'agir, de « faire » notre salut — se porter garant, ce n'est pas remplacer —, mais il nous en rend capables, en nous libérant pour le suivre, libres à l'égard du péché, de l'obsession légaliste et de la crainte paralysante de la mort.

Le salut n'est pas une transformation miraculeuse du monde ; la liberté apportée par le Christ n'affranchit pas du corps et du monde, mais dans le corps et dans le monde. L'espérance chrétienne se fonde sur la fidélité de Dieu à sa création, réaffirmée dans la Résurrection de Jésus ; elle ne s'abstrait donc pas du monde et de l'histoire humaine. Elle n'oublie pas non plus que le Ressuscité est celui qui a été crucifié et que, par conséquent, suivre le Christ, c'est aussi porter la croix, croix que nous apportent les conditions de la vie présente et les vicissitudes de l'histoire. Les tensions demeurent, mais les croyants peuvent s'abandonner à la force victorieuse de l'Amour, qui a triomphé à Pâques. Saint Paul déclare : « Nous portons partout et toujours, en notre corps, les souffrances de mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre chair mortelle » (*2 Co 4*, 10). « Qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perd sa vie à cause de moi et de la Bonne Nouvelle la sauvera » (*Mc 8*, 35).

L'être nouveau dans le Christ signifie pour le chrétien qu'il est « mort et enseveli avec le Christ pour ressusciter un jour avec Lui » (*Rm 6*, 4). Puisque l'assurance de la résurrection future oriente dès maintenant le présent, on peut considérer cette résurrection comme une réalité déjà présente ; aussi saint Paul ose-t-il dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (*Ga 2*, 20). Cette nouvelle identité dépasse de loin les perspectives les plus ambitieuses de l'homme. « Dès maintenant, dit saint Jean, nous sommes enfants de Dieu » (*1 Jn 3*, 2), fils dans l'unique Fils, frères en Celui qui s'est fait notre Frère.

Pour terminer, voici le rappel de quelques conclusions :

— Jésus est véritablement homme : il ne fait pas semblant de l'être.

— Le salut est joie d'être pardonné et pleinement accueilli par le Père.

— Le salut se concrétise dans l'humanisation du monde par la « violence » de l'amour.

— C'est comme homme que Jésus a librement accepté d'être solidaire de tous ses frères pécheurs, de se porter garant pour eux.

— Ce n'est pas la mort du Christ qui a produit la bonté de Dieu pour les hommes, c'est bien plutôt la bonté de Dieu qui leur a donné le Christ jusqu'à le livrer à la mort.

— Plus de scandale de la souffrance, quand la Croix nous révèle que la Trinité entière est accessible à la souffrance, car Dieu est Amour.

— Jésus ne nous sauve pas à notre place ; il nous rend capables de nous convertir à Dieu et aux autres, et ainsi de nous sauver.

— Le salut, c'est recevoir communication par Jésus, dans l'Esprit Saint, de sa vie d'Homme-Dieu, Fils tout donné à son Père et à ses frères.

— Le salut, c'est devenir fils dans l'unique Fils, frères en Celui qui s'est fait notre frère.

La présence de Jésus ressuscité ne fonde pas seulement, pour chaque croyant, sa liberté et son espérance ; elle produit le rassemblement du Peuple de Dieu de la Nouvelle Alliance : l'Eglise, signe du salut.

F 13006 Marseille André LECLÈRE, S.J.
11, rue Albert-Chabanon